

Anthropologie et Sociétés



ERIKSON Philippe et Valentina VAPNARSKY (dir.), 2022, *Living Ruins: Native Engagements with Past Materialities in Contemporary Mesoamerica, Amazonia, and the Andes*. Louisville, University Press of Colorado, 278 p., bibliogr., illustr., cartes, tabl.

Céline Gillot

Volume 47, Number 1, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105543ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105543ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gillot, C. (2023). Review of [ERIKSON Philippe et Valentina VAPNARSKY (dir.), 2022, *Living Ruins: Native Engagements with Past Materialities in Contemporary Mesoamerica, Amazonia, and the Andes*. Louisville, University Press of Colorado, 278 p., bibliogr., illustr., cartes, tabl.] *Anthropologie et Sociétés*, 47(1), 230–232. <https://doi.org/10.7202/1105543ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

très tôt l'illusion totémique qui occupera Lévi-Strauss et décrit l'analogisme des Zuñi dans des termes assez proches de ceux qu'on utilise aujourd'hui depuis le tournant ontologique. Un autre exemple est son analyse des mains et de leur usage quotidien. Selon Saumade, cette lecture contraste avec la synthèse simplificatrice et encore très évolutionniste de Robert Hertz, dont le célèbre essai sur la prééminence de la main droite publié en 1909. À ce titre, le texte de Cushing, trop rapidement cité par Hertz, annoncerait « avec cent ans d'avance une anthropologie transformationnelle des techniques du corps et de la cognition, de la matérialité et du langage » (p. 450).

Pour finir, l'épilogue des éditeurs rouvre une boîte de Pandore et laisse place au soupçon d'une mythomanie ethnologique. Voici qu'en étudiant la correspondance de Cushing avec les agents de la Smithsonian Institution, on apprend qu'il aurait demandé « qu'on lui fasse parvenir des scalps naturalisés de collection afin de remplir son obligation d'initié » (p. 478). Cushing, a-t-il donc vraiment tué pour satisfaire une exigence rituelle, ou a-t-il plutôt joué dans un rituel, suivant là un éthos mimétique ? Cette question, comme tant d'autres, reste ouverte.

Ce livre mérite d'être lu et il pourrait bien inspirer le cinéma. Espérons maintenant que d'autres ethnologues fassent le voyage à Zuñi.

Références

- BRANDES Raymond, 1965, *Frank Hamilton Cushing: Pioneer Americanist*. Thèse de doctorat, Tucson, University of Arizona.
- GREEN Jesse et Frank Hamilton CUSHING, 1979, *Selected Writings of Frank Hamilton Cushing*. Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press.
- SPUHLER J. N., 1980, Book Review, *Journal of Anthropological Research*, 36, 2 : 258-260.

Frédéric Laugrand
Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP)
Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique

ERIKSON Philippe et Valentina VAPNARSKY (dir.), 2022, *Living Ruins: Native Engagements with Past Materialities in Contemporary Mesoamerica, Amazonia, and the Andes*. Louisville, University Press of Colorado, 278 p., bibliogr., illustr., cartes, tabl.

Que sont les ruines ? Traces du passé, legs ancestraux, objets de mémoire, lieux sacrés, ou simples destinations touristiques ? Les réponses sont multiples et varient selon ceux qui se posent la question, qu'ils soient archéologues, historiens, conservateurs, néo-chamanes, touristes ou autres. *Living Ruins* s'interroge sur ce que sont les ruines pour les communautés autochtones contemporaines d'Amérique latine qui vivent parmi et avec elles.

Publié sous la direction de Philippe Erikson et Valentina Vapnarsky et réunissant des textes d'anthropologues américanistes affiliés en majorité à des institutions françaises, cet ouvrage propose une lecture anthropologique des vestiges du passé et des relations que certaines populations andines, amazoniennes et mésoaméricaines entretiennent avec eux. En plus de poser un regard critique sur la notion de « patrimoine », ses auteurs s'intéressent à la place des ruines dans les modes de pensée autochtones ainsi qu'aux diverses histoires, croyances et pratiques qu'elles façonnent et qui se façonnent autour d'elles. *Living Ruins* est donc plus qu'une publication supplémentaire à inscrire dans le domaine florissant des études critiques du patrimoine. Son introduction et les huit études de cas qui suivent apportent également une contribution originale aux récentes discussions sur les ontologies et les épistémologies autochtones, ainsi que sur la vitalité et l'agentivité des choses matérielles.

Si les publications sur les ruines laissées par les sociétés méso- et sud-américaines ne se comptent plus, celles sur les liens qui les unissent aux populations autochtones contemporaines demeurent rares. *Living Ruins* est l'un des premiers ouvrages à traiter le sujet de manière aussi détaillée, en offrant une perspective comparative qui tend à mettre l'accent sur les similitudes, sans sacrifier pour autant les nuances. Parmi les points forts, il faut certainement relever le sérieux des recherches effectuées afin de comprendre pleinement les conceptions locales, mais également le fait que plusieurs auteurs font appel aux données linguistiques pour identifier avec précision ce qui rend les ruines « vivantes ». Pour les communautés installées dans leur voisinage, les ruines ne sont en effet pas de simples amas de pierres inertes attendant passivement la venue de chercheurs, de conservateurs, ou de visiteurs. Ainsi que le suggère le titre du livre, les ruines sont bien vivantes et n'ont nul besoin d'être étiquetées « patrimoine culturel » pour prendre un rôle actif dans la fabrique du quotidien et d'expériences chargées d'émotions et de significations. À travers l'examen d'expériences vécues, les auteurs abordent trois principaux thèmes : le statut ontologique des vestiges, les régimes de temporalité dans lesquels ils s'inscrivent et les processus de patrimonialisation qui leur confèrent des rôles nouveaux, parfois contradictoires au statut que leur confèrent les communautés autochtones locales.

L'ouvrage est bien construit, avec un premier chapitre particulièrement éclairant et percutant qui remet en question l'idée de patrimonialisation comme outil de promotion des droits autochtones (Fernando Santos-Granero) ; trois contributions qui portent davantage sur le caractère animé et potentiellement dangereux des ruines et des entités spirituelles qui y circulent (Valentina Vapnarsky ; Cédric Becquey et Marie Chosson ; Philippe Erikson) ; et quatre études qui reviennent sur la place des vestiges dans les discours publics actuels (Pirjo Kristiina Virtanen et Emilie Stoll ; Antoinette Molinié ; Laurence Charlier Zeineddine ; Pablo Cruz). Plusieurs chapitres, en particulier celui de Valentina Vapnarsky sur l'interprétation ontologique des vestiges de pierre et de leurs esprits gardiens chez les Mayas yucatèques, insistent aussi sur le rôle des ruines en tant que points de rencontres et ruptures temporelles, comme lieux où le présent et le passé se confondent et, en même temps, se dissocient. Les vestiges se révèlent également être des marqueurs d'un passé qu'on préfère parfois oublier, comme l'illustre bien Fernando Santos-Granero à travers son analyse de « l'amnésie sélective » qui plane sur certains sites anciens dans les discours des Yanasha d'Amazonie péruvienne. Leur patrimonialisation reviendrait ainsi, dans ses mots, à une forme de « zombification » — une tentative de faire revivre des lieux que l'histoire coloniale a transformés, spoliés et dépouillés de toute vitalité ou énergie divine. Les derniers chapitres le confirment : en introduisant les notions de « continuité », d'« ancestralité » ou d'« héritage collectif », les pratiques patrimoniales contemporaines contribuent à effacer ou à remodeler des ruptures cruciales avec le passé, avec la complicité ou non des communautés locales.

La force de cet ouvrage réside dans le fait qu'il met en lumière et permet de saisir le caractère ambivalent des rapports aux ruines, entre « fierté patrimoniale et inconfort (méta)physique » (p. 14). À travers ses diverses contributions, il rappelle également que le patrimoine, plus qu'un objet du passé, est un processus qui s'inscrit dans le présent. Bien qu'elles s'adressent principalement à un lectorat universitaire et qu'elles soient écrites dans un style académique traditionnel, à l'exception de celle de Philippe Erikson qui adopte un ton plus narratif, ces contributions demeurent accessibles et se lisent agréablement. Il aurait néanmoins été apprécié que les éditeurs fassent preuve de plus d'audace dans leur volonté, exprimée en introduction, de « décoloniser » l'étude de ces rapports. Une longue familiarité avec les communautés autochtones locales et la mise en exergue de perspectives qui leur sont propres ne justifient pas l'absence — tant parmi ceux réunis que ceux cités en bibliographie — d'auteurs issus de ces communautés, qu'elles soient maya, yanesha, aymara ou autres. Des considérations plus ancrées dans les récents débats sur l'influence des chercheurs dans la construction et la marchandisation du patrimoine, ainsi que les (en)jeux de pouvoir qui s'y expriment auraient aussi donné à l'ouvrage une plus grande portée. Il reste néanmoins un apport stimulant à la compréhension des conceptions « patrimoniales » autres que celles occidentales et saura intéresser autant les acteurs impliqués dans l'étude, la conservation et la valorisation des vestiges de l'aire géographique considérée que ceux œuvrant dans les régions voisines.

Céline Gillot
Département d'anthropologie
Université McMaster, Hamilton (Ontario), Canada

HAERINGER Anne-Sophie et Jean-Louis TORNATORE (dir.), 2022, *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*. Nancy, Arbre bleu éditions, 192 p.

L'ouvrage collectif *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*, sous la direction de la sociologue Anne-Sophie Haeringer et de l'anthropologue Jean-Louis Tornatore, est la compilation de conférences tenues en 2015 dans le cadre de journées d'étude à l'Université de Bourgogne cherchant à mettre en dialogue les concepts de patrimoine et d'anthropocène, afin d'en examiner le potentiel heuristique pour ces domaines de recherche. S'appuyant sur une perspective critique de l'anthropocène, qui désigne pour les directeurs à la fois les problèmes environnementaux que cette époque charrie et la désignation fallacieuse de leur cause, dans le discours dominant, à un « anthropos » universel, l'objectif de ce livre est plus particulièrement de réfléchir aux différentes formes dans lesquelles peut s'incarner l'idée de patrimoine, « [...] sauvegarde, préservation, attachement, viatiques, sélection, responsabilité, héritage, transmission, richesse, etc. [...] » (p. 14), à l'aune d'un monde qui se propose comme radicalement différent. Par le truchement de la paire réflexive constituée du patrimoine et de l'anthropocène, encore peu étudiée comme nous l'indiquent les